

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

ARMAND PETITJEAN	France-Allemagne 42	129
GÛTHE	Satyros ou le Faune fait Dieu ...	149
ROLLAND DE RENÉVILLE...	L'idéoréalisme de Saint-Pol-Roux.	174
ANDRÉ MARY	Guingamor	181
GUILLEVIC	Élégies	192
HENRI THOMAS	Le Précepteur	195

DOCUMENTS

La Ransoun, par ÉMILE DERMENGHEM

— CHRONIQUES —

Notes vraiment peu politiques, par DRIEU LA ROCHELLE

Corneille, par RAMON FERNANDEZ

— NOTES —

Poésie. — *Tel qu'en lui-même enfin...* par Paul Eluard. — *Jean Follain ou les Succulences de la Prose*

247

Musique. — *Chopin*, par Franz Liszt

256

nrf

5, RUE SÉBASTIEN-BOTTIN, PARIS-VII^e

TARIF DES ABONNEMENTS

France et Colonies : 6 mois.....	80 fr.
Étranger (Union postale)	90 fr.
— (autres pays)	96 fr.
France et Colonies : 1 an.....	150 fr.
Étranger (Union postale)	170 fr.
— (autres pays)	180 fr.

Les demandes d'abonnement sont reçues ainsi qu'il est indiqué ci-après :
Zone occupée : **La Nouvelle Revue Française**, 5, rue Sébastien-Bottin, Paris-7^e
— Compte chèque postal : Paris 169-33.

Zone non occupée : **Messageries Hachette, Service de la Nouvelle Revue Française**, 12, rue Bellecordière, Lyon — Compte chèque postal : Lyon 218.

Toute demande de changement d'adresse doit nous parvenir avant le 20 de chaque mois. Elle doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de 2 francs en timbres.

Le Directeur reçoit sur rendez-vous.

La Revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés.

Les manuscrits accompagnés des timbres nécessaires pour les frais de poste sont seuls retournés à leurs auteurs.

LIBRAIRIE

15, Boulevard Raspail
PARIS (VII^e)



GALLIMARD

Tél. : LITTRÉ 24-84
Métro : Rue du BAC

ACHAT AUX PLUS HAUTS PRIX
DE LIVRES ANCIENS
ROMANTIQUES et MODERNES

(Éditions originales, livres rares,
belles reliures, livres illustrés.)

ABONNEMENTS DE LECTURE
TOUTES LES NOUVEAUTÉS

CAHIER d'AOUT

des Éditions de la

nrf

OUVRAGES PARUS DU 1^{er} AVRIL 1942 AU 30 JUIN 1942

ROMANS - RÉCITS

Audiberti : Carnage.....	48 »
Albert Camus : L'Étranger	25 »
Cl. et L. Droze : L'Heureuse Méprise. (Collection « du Bonheur ».).....	30 »
Duranty : Le malheur d'Henriette Gérard	45 »
Pentti Haanpää : Guerre dans le désert blanc.....	30 »
Louis Guilloux : Le Pain des Rêves (Prix Populiste).....	48 »
René Laporte : Les Passagers d'Europe.....	45 »
Simenon : Oncle Charles s'est enfermé.....	27 »
Simenon : La Veuve Couderc...	27 »
Banine Thillet : Nami.....	32 »

POÉSIE

Audiberti : La Nouvelle Origine.	22 »
Jean Follain : Canisy.....	35 »
Guillevic : Terraqué	40 »
Henri Michaux : Arbres des Tropiques.....	50 »
Francis Ponge : Le parti-pris des choses. (Collection « Métamorphoses ».).....	28 »

PHILOSOPHIE

Brice Parain : Essai sur le Logos Platonicien.....	40 »
----------------------------------------------------	------

GÉOGRAPHIE

Marcel Blanchard : Géographie des Chemins de fer. (Collection « Géographie Humaine ».).....	75 »
---------------------------------------------------------------------------------------------	------

COLLECTION CATHOLIQUE

Jean Danielou : Le Signe du Temple.....	7.50
-----------------------------------------	------

HISTOIRE

Georges Dumézil : Horace et les Curiaces. (Collection « Les Mythes Romains ».).....	27 »
-------------------------------------------------------------------------------------	------

LITTÉRATURE

Hoffmann : Le Vase d'Or. — Le Violon de Crémone. — Le Chevalier Gluck. (Collection « Les Classiques Allemands ».).....	30 »
Stendhal : Aux Ames sensibles. Lettres choisies et présentées par Emmanuel Boudot-Lamotte	70 »

THÉÂTRE

Marcel Achard : Théâtre : Mademoiselle de Panama. — Le Corsaire. — Pétrus.....	40 »
--------------------------------------------------------------------------------	------

TIRAGES RESTREINTS

Paul Claudel : Cent phrases pour éventails.....	50 »
Léonard de Vinci : Carnets, 2 vol.	300 »

GALLIMARD
1942

OUVRAGES PARUS EN JUILLET 1942

CORRESPONDANCE DE BETTINA ET DE GÛETHE, traduction de JEAN TRIOMPHE.

Un volume in-16 double-couronne..... 36 fr.
(Collection « Les Classiques Allemands »).

CHOPARD - BERTIN - BERLIOZ - LAURENT : LES MIGRATIONS ANIMALES.

Un volume in-16 double-couronne..... 38 fr.
(Collection « L'Avenir de la Science »).

Ce nouveau volume de la Collection *L'Avenir de la Science* est signé de quatre noms dont chacun fait autorité en son propre domaine. L'ensemble résultant de cette collaboration apporte une documentation vraiment unique par l'abondance et l'originalité.

ROBERT DESNOS : FORTUNES, poèmes.

Un volume in-16 double-couronne..... 40 fr.

PIERRE NAVILLE : LA PSYCHOLOGIE, SCIENCE DU COMPORTEMENT.

Un volume in-16 double-couronne..... 38 fr.
(Collection « L'Avenir de la Science »).

Parmi les Sciences de l'Avenir il faut compter la psychologie. Mais que faut-il entendre par ce mot?

En faisant connaître la célèbre doctrine behavioriste de Watson, l'auteur montre ce que cherche à être la psychologie de demain, sous le nom de « Science du comportement ».

RAYMOND QUÉNEAU : PIERROT MON AMI, roman.

Un volume in-16 double-couronne..... 33 fr.

En écrivant *Pierrot mon Ami*, l'auteur a pensé qu'évidemment le roman détective idéal (le lecteur devenant trop malin) serait celui où non seulement on ne connaîtrait pas le criminel, mais encore où l'on ignorerait même s'il y a eu crime, et quel est le détective.

... Un grand savant l'a dit : « Il y a un certain plaisir à ignorer, parce que l'imagination travaille. » (Claude Bernard.)

HENRI VIGNES : HYGIÈNE DE LA GROSSESSE.

Un volume in-8° soleil, comprenant 7 hors-texte..... 45 fr.
(Collection « Savoir-Vivre »).

LÉONARD DE VINCI : CARNETS, préface de PAUL VALÉRY de l'Académie Française, traduit de l'Italien par LOUISE SERVICEN.

Cet ouvrage comprend deux volumes : l'un de 576 pages, contenant 22 reproductions en héliogravure, l'autre de 500 pages, contenant 24 reproductions en héliogravure.

Édition reliée d'après la maquette de Paul Bonet, tirage à 600 exemplaires, 2 volumes..... 450 fr.

RAPPEL :

L'Académie des Beaux-Arts a décerné à M. Paul LANDORMY, pour son livre sur *Gluck*, un prix sur la Fondation Bernier.

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a décerné à M. Émile COORNAERT pour son livre : *Les Corporations en France avant 1789*, le premier prix Gobert.

L'Académie Française a décerné le prix Juteaux-Devigneaux à M. Robert de LOTURE pour son *Saint François-Xavier*.

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

CH. BLOCH

ÉD. GALLIMARD

15, Bd Raspail

PARIS

FRANCE-ALLEMAGNE 42

Sur la nécessité d'une entente franco-allemande, dans l'intérêt commun de la France, de l'Allemagne et de l'Europe, il n'est presque rien qui n'ait été prononcé, depuis deux ans bientôt que le gouvernement de Vichy pratique, officiellement et avec des fortunes diverses, la politique dite de collaboration. Aux arguments de propagande des deux parties intéressées, nous voudrions simplement ajouter les observations suivantes, qui ne sont à la merci ni du sort des armes, ni des fluctuations de la politique, ni de telle ou telle attitude de nos vainqueurs, ni de nos impatiences de vaincus et surtout d'occupés, parce qu'elles jaillissent de notre passion fondamentale de jeunes révolutionnaires français.

Nous ne sommes pas de ceux qui pensent que les rapports entre la France et l'Allemagne, en 1942, puissent donner lieu à variations mondaines, sentimentales ou idylliques. Considérons-les dans leur ensemble, depuis qu'avec la dissolution de l'empire de Charlemagne, en 843, celle-ci tendit à se concentrer puis à rayonner autour du noyau prussien, et celle-là, de l'Île-de-France. Ce sont essentiellement, avec quelques moments de détente ou d'effusion, des rapports de tension. D'une tension comme il n'y en eut aucune autre en Europe : d'une contestation permanente entre les Français et leurs cousins germains

comme nous n'en avons connu ni avec l'Espagne séparée de nous par les Pyrénées, ni avec l'Italie séparée par les Alpes, ni même avec l'Angleterre séparée par la Manche. La géographie et l'anthropologie ne sont pas seules en cause. Si c'est du côté du nord et de l'est que nous avons eu le plus grand mal à trouver nos frontières — à vrai dire, après deux mille ans d'histoire de France, elles ne sont pas encore définitivement fixées — ; si les plaines ou les pénélaines par lesquelles nous nous ouvrons sur l'Europe continentale, le pays des Belges, au sens que César donnait à ce terme, et l'ancien royaume de Lothaire sont dans le monde entier les plus imbibés du sang des humains : il a bien fallu que la volonté de ceux-ci intervînt dans la nature des choses, qui comportait autant de facteurs d'entente, et même de fusion, que d'opposition.

Nous ne cesserons de proclamer le très haut prix et le sens profond du heurt de ces volontés. Avant même que la France et l'Allemagne, constituées en États, songeassent à se définir politiquement l'une contre l'autre, elles s'opposaient par la métaphysique, et même par la mystique. On passe insensiblement des grandes plaines du nord de l'Europe à l'Île-de-France. Entre Marienburg et notre Cité, les lignes de crête les plus élevées ne dépassent pas deux à trois cents mètres. Et de même entre le monde français et le monde allemand, sur le double plan de la race et de la civilisation, Rhénans, Belges, Alsaciens-Lorrains et Suisses figurent toutes les formes de transition humainement concevables. Mais Dieu lui-même reconnaît-il pour les fils d'une même mère, d'une même Europe, Roland et Siegfried, saint Louis et Frédéric Barberousse, Jeanne d'Arc et Machtilde de Magdebourg, Richelieu et le Grand Frédéric, Bossuet et Luther, Descartes et Faust, Vauban et von Clausewitz, Saint-Just et Heinrich von Kleist, ou ces Jacobins, avec le César français, et ces grands-prussiens d'après 1806, aboutissant à Bismarck et Hitler, qui resteront les uns et les autres comme les

plus magnifiques exemples de volonté de puissance, dans l'histoire d'Occident?

Les hommes ont pesé de toute leur véhémence, de part et d'autre du Rhin, pour que les principes qui leur ont permis jusqu'ici de vivre et de s'affirmer entrassent en guerre, bien au delà du cliquetis des armes, avec la netteté de la dialectique : dans cette opposition, ils ont jusqu'ici trouvé leur force et leurs aises. Mais qui fera la synthèse entre la puissance d'assimilation ethnique ou le rayonnement de la civilisation française, et le regroupement du monde germanique sur le principe de la pureté raciale, ou la force d'expansion culturelle des Allemands; entre notre État destiné à servir notre appétit de bonheur; et leur qui dresse la volonté de puissance des individus; en fin de compte, entre notre Europe fédéraliste, capitalisée à l'extrême pointe du continent, et leur Europe unitaire, drainant l'est et l'ouest vers le centre, axée sur l'Empire du milieu? Considérons même au plus bas, au plus sacré de l'échelle, le deuxième classe français et allemand. Le Français aborde l'étranger comme s'il était Français; l'Allemand ne se pose qu'en opposant, il éprouve tour à tour sa supériorité et son infériorité sur tout autre.

Pourtant les heurts des volontés, les contrastes violents de cette dialectique passionnelle et, d'un bout à l'autre de l'histoire, la vie orageuse du couple France-Allemagne ne peuvent dissimuler les affinités électives de nos deux pays. La haine n'est pas plus héréditaire ici-bas que l'amour : en fait d'immuable, il n'y a guère dans les relations humaines que l'indifférence. Or jamais le génie ni l'histoire de nos deux pays n'ont été privés de sens l'un pour l'autre. Du traité de Westphalie à Iéna et même à Versailles, la puissance française, la première à s'organiser sur le continent, a pesé le plus lourdement sur les destins de l'Allemagne. Depuis Napoléon, la peur de la force allemande a fini par devenir une fatalité française. Mais nos

guerres, nos haines même ont eu leur temps de fécondité. Si la France des deux Napoléon, et même de Clemenceau, n'avait pas existé, Stein, Bismarck et Hitler auraient dû inventer l'ennemi national contre lequel pût se faire l'unité du Reich. Sans l'avance historique de la France, qui dans ses rôles contraires d'initiatrice et d'inhibitrice précipita, souvent à ses propres dépens, les grandes constellations politiques de l'Europe moderne, peut-être que l'Allemagne (comme d'ailleurs l'Italie) serait loin encore du comble de sa puissance. A l'inverse, sans la menace allemande et cette garde à monter sur le Rhin que nous assignaient d'abord notre histoire passée, puis la volonté des Anglo-Saxons, il est probable que le peuple français, aveuglé par son appétit de bonheur, privé de politique et de chefs véritables, se fût précipité plus rapidement encore vers sa désagrégation intérieure, et sa décadence dans le monde.

Aussi, nous ne pensons pas que des variations sentimentales sur le thème bien français de Siegfried et du Limousin, ou sur le thème trop allemand du bonheur et du Dieu français, suffisent à fondre deux volontés farouchement dressées sur les bords du grand fleuve qui, coupant en son milieu l'Occident, fut depuis cent cinquante ans l'épine dorsale de l'Europe. Certaine façon allemande d'idylliser la France radicale et petite-bourgeoise, celle de la décadence (je pense par exemple au livre si bien intentionné de Paul Distelbarth) ne vaut guère mieux que les rêveries françaises, cent quarante ans après Mme de Staël, sur l'Allemagne des penseurs et des musiciens. Ce n'est pas non plus l'estime réciproque des combattants qui les empêchera de s'entretuer. « Vous êtes les seuls contre lesquels nous puissions nous battre sérieusement », me disait en 1939 un chef de la Hitlerjugend. (Plût au ciel qu'en 1940...)

L'entente franco-allemande sera politique et active, entre une France forte et une Allemagne forte, entre les

Français les plus durement français et les Allemands les plus durement allemands, ou elle ne sera pas. Elle ne se fera ni sur le point de vue français, ni sur le point de vue allemand, mais au service d'une cause commune, et contre des ennemis communs. Tout ce que le règlement final entre nos deux peuples laissera dans l'ombre réparaitra fatalement au grand jour, sous une forme meurtrière. Et pour parler net, il ne suffit pas de désarmer matériellement l'un des protagonistes ou de bannir la guerre franco-allemande dans les discours, encore faut-il l'éliminer des arrière-pensées. Puisque nous sommes cette fois les vaincus, et les premiers tentés de reprendre les armes, nous autres, jeunes révolutionnaires français, voulons nous expliquer à fond sur ce point.

S'il est un mot bien français, c'est celui de revanche dont usent les Allemands mêmes. S'il y a des garçons en France qui ont horreur du pacifisme et de l'esprit de soumission, c'est nous; des combattants qu'en juin 1940 la honte a fouettés en plein visage : nous encore. Qui fait que nous n'épousons pas les réactions traditionnelles des vaincus valeureux, qui ne veulent laver leur défaite que dans le sang des vainqueurs? Pourquoi nous, qui nous placions physiquement et moralement à la pointe de la guerre pourrie, ne sommes-nous pas à la tête de la résistance à l'occupation? Nous pourrions prendre exemple sur la fleur de la jeunesse allemande après l'armistice de 18. Et nous ne cacherons pas que la lecture des *Réprouvés* nous arrache des soupirs de regret et d'envie. Plût au ciel que notre voie fût aussi simple et indiscutable. Mais encore, de Gaulle, ses lieutenants, ses hommes auxquels les Italiens mêmes viennent de rendre hommage, qui les sépare à nos yeux des chefs de corps francs, dans l'Allemagne de Weimar? Quelle différence entre leur Schlageter et nos terroristes?

Que les fuyards ricanent, et les émigrants, et les capitulards aussi : la peur, devant l'Allemand, ne nous a guère

émus. Mais jamais les héros qui permirent à l'Allemagne opprimée de respirer encore des bouffées de gloire et de liberté ne se fussent mis au service de l'étranger. On n' imagine pas un Ehrhardt prenant ses ordres à Londres ou à Moscou, même contre Paris. Comme nos Jacobins, c'est de l'ennemi intérieur et parfois d'eux-mêmes autant et plus que des Rouges, des Polonais, des Tchèques ou des Français, qu'ils voulaient se sauver et sauver l'Allemagne. Moeller van den Bruck osait prononcer : « Il nous fallait perdre cette guerre pour reconquérir l'Allemagne. » Et pourtant, Dieu sait si le problème de la reconquête de leur patrie qui avait tenu tête pendant quatre ans à la moitié du monde — autrement dit le problème de la révolution intérieure — était moins pressant pour les Allemands qu'en France, où presque tous nos cadres physiques se sont effondrés au premier souffle des blindés adverses, et où le national-socialisme jette le trouble ou la paralysie chez presque tous nos guides moraux ou spirituels. Nous proclamons d'abord que rien ne nous détournera de cette responsabilité primordiale devant la nation française, pas même les réactions spontanées du sentiment national devant l'occupation. Et nous osons soutenir que nous ne regrettons pas cette guerre, ni d'avoir souhaité cette guerre, qui met enfin les révolutionnaires français en posture révolutionnaire : reconquérir et instaurer la France essentielle, au lieu de conserver un héritage qui perdait chaque jour davantage de sa valeur réelle.

Mais encore si nous pensions que l'exploitation, même démagogique, d'une passion antiallemande absolue, engageante, catalysatrice, pouvait servir sérieusement la cause de notre Révolution, de même que Hitler utilisait le ressentiment contre le traité de Versailles pour la création de son III^e Reich, nous nous y livrerions aussitôt sans peur et sans vergogne. De même, si nous pensions qu'une nouvelle guerre contre l'Allemagne contribuerait à notre salut, nous la préparerions dès maintenant, dans l'infime

mesure matérielle et l'immense mesure morale de nos moyens. Peut-être des Allemands et des Français, responsables des relations franco-allemandes actuelles, voudront-ils écouter attentivement ce langage, auquel ni les uns ni les autres ne sont accoutumés, après deux ans de « collaboration ». Jeunes Français vaincus de 1942, nous ne nous présentons pas devant l'Allemagne en pacifistes, en Machiavels à la petite semaine ou, pis encore, en suppliants. Nous voulons prouver non pas que nous aimons l'Allemagne, ni que réservant l'avenir nous constatons que le rapport des forces franco-allemandes est, aujourd'hui, écrasant en sa faveur : mais que la fécondité des guerres entre nos deux pays est à nos yeux définitivement tarie.

Or nous constatons un fait : guerriers par nature ou combattant avec la rage de la conviction ou du désespoir, nous avons tous senti qu'une lutte à mort avec l'« ennemi héréditaire », même paré des couleurs particulièrement vives du diable nazi par les soins de notre propagande, ne signifiait plus rien aux yeux du soldat français moyen de 1940. Leurs pères étaient morts activement pour la dernière des guerres : eux, les mobilisés passifs de l'après-dernière, s'en lavaient les mains. « Nous avons fait notre part en 14; à présent, que les autres se débrouillent... »

Certes, sur une attitude aussi négative, on ne fondera rien : pour aucun peuple, aucune guerre n'est la dernière, sauf celle qui le tue. Du moins a-t-elle sauvé du massacre — en perdant notre gloire, nos privilèges et nos biens matériels — les deux ou trois millions de jeunes Français sans lesquels la survie de la France, sur le plan le plus élémentaire de la biologie, eût été compromise à jamais. Et nous prétendons que derrière la veulerie morale et la conscience politiquement informée des combattants de la drôle de guerre veillait un puissant instinct de conservation. Les antifascistes avaient beau s'exciter à la guerre; nos techniciens de l'État-major ou des Affaires étrangères et nos

politiciens pouvaient bien chercher à préparer le peuple de ce pays; nous-mêmes, nous pouvions reconnaître objectivement des nécessités à cette guerre et nous y engager de bon cœur : nous ne réussissions pas à entraîner nos camarades, parce que les arguments de la raison, de l'intérêt, du courage, de la passion et de l'honneur lui-même restaient impuissants devant la volonté de vivre de la race française. Les « responsables de la défaite » nous auront du moins rendu un service : en démontrant par l'absurde l'impossibilité de faire la guerre, même si on la veut, même si on la déclare, quand elle est contre nature. Quoi qu'il arrive dans les années ou les mois à venir, si loin que puisse aller le ressentiment des Français contre les conséquences matérielles de leur défaite, cette démonstration nous a suffi une fois pour toutes. Nous assisterons sans doute à un redoublement d'action de partisans contre l'occupant : nous ne mènerons plus, contre l'Allemagne, de guerre nationale. Et nous voyons maintenant ce qu'il fallait entendre par la « dernière des guerres » : la dernière des guerres avec l'Allemagne qui fût humainement possible pour les Français.

Pourquoi cette impossibilité? Les guerres, victorieuses ou momentanément malheureuses, ne sont utiles pour les peuples que lorsqu'elles ne compromettent pas leur avenir. Biologiquement, il faut d'abord que les sociétés, après avoir guerroyé, puissent récupérer. « Une nuit de Paris me réparera tout cela », pouvait encore dire Napoléon en 1807, sur le champ de bataille de Friedland. Inutile d'insister sur la médiocrité de la relève, paralysée par la crainte de la prochaine dernière, qui fut apportée à nos morts de 14 à 18. Mais aussi la guerre, comme toutes les manifestations de la volonté de puissance collective, ne profite qu'aux peuples capables de fonder sur leurs victoires militaires un ordre politique viable, ou de tirer de leurs défaites des leçons valables.

Or, depuis cent vingt-cinq ans que notre politique exté-

rieure est presque tout entière dressée contre les progrès de l'Allemagne en Europe, quel est en ce qui nous concerne le bilan des trois guerres que nous avons menées contre elle? Jusqu'au 10 mai 1940, nous conservions formellement notre position de puissance dominante, nous conservions, légèrement accrus, nos territoires et notre population continentale des traités de 1815, nous conservions également, à travers tous les développements de la vie moderne, en particulier de la vie économique, l'essentiel du régime politique, juridique, administratif et social institué par la Révolution, l'Empire et la Restauration. Nous avons dit enfin que le raidissement que nous nous imposions devant l'Allemagne nous a empêchés de nous effondrer par le dedans. Mais la haine de l'Allemagne, naturelle et féconde à l'origine, nous a paralysés lorsqu'elle s'est changée en peur. La meilleure preuve en est qu'en 1939 nous nous apprêtions à la guerre de 1918, et déjà en 1914 à celle de 1871. Comme si l'histoire se répétait, comme si les mêmes pays pouvaient, sans mourir, se massacrer plusieurs fois de la même façon! C'est ainsi que la peur de l'Allemagne a fini par nous dissimuler deux choses.

Tout d'abord, la diminution de notre poids relatif en Europe. Incapables depuis 1870 de lutter seuls à seuls contre les Allemands, refusant en même temps de concevoir un ordre européen où les forces croissantes et incompressibles de l'Allemagne (et de l'Italie) eussent leur place, rêvant constamment soit du genre humain, soit de la France seule, il n'est pas une combinaison diplomatique, militaire, et même coloniale, que nous n'ayons tentée pour faire contrepoids au deuxième, puis au troisième Reich. Alliances anglaise et russe, croisade du Droit et de la Démocratie, Europe versaillaise, occupation de la Rhénanie et essais de démembrement du Reich, S. D. N. et sanctions, Petite Entente et alliances de revers, Union des sœurs latines, armée impériale de Mandel, bouclier de la

Ligne Maginot, mystique et miracles de la France seule, nous avons tout essayé pour oublier le fait élémentaire que Clemenceau constatait d'une façon atroce : « Il y a vingt millions d'Allemands de trop. » Mais quand ces vingt millions sont devenus quarante, il y en a vraiment eu trop. Aussi longtemps que les Français, conservant leurs arrière-pensées bainvilliennes ou clemencistes, ne se seront pas accommodés de la présence irrévocable de quatre-vingts millions d'Allemands solidement groupés au cœur de l'Europe, aussi longtemps qu'ils n'auront pas construit une politique purement française en conséquence, ils échafauderont des combinaisons rêveuses qui s'écrouleront comme en juin 1940, au premier retour de flammes de la réalité, ou feront d'eux, comme après 1918, le bouclier sur le Rhin du monde anglo-saxon.

En second lieu, nos yeux étaient à ce point braqués vers l'est que nous en oubliions de régler nos problèmes intérieurs. Non seulement la France perdait de son poids relatif en Europe, mais humainement encore pleine de ressources, capable dans les moments désespérés de réflexes grandioses comme celui de Verdun, capable de fournir les chefs nécessaires à la fondation d'un Empire, elle devenait peu à peu un pays archaïque par sa démographie, et anachronique dans son économie, son organisation sociale, son administration et par-dessus tout sa politique. Nous en avons assez, depuis que nous sommes nés, d'entendre dire par nos conservateurs, chaque fois que se pose d'une façon ou d'une autre, à chaque changement de gouvernement, chaque crise économique ou chaque grève ouvrière, la question de notre Révolution : « Oui, mais pas tant que les canons allemands seront sous Strasbourg. » Autant dire que les Français n'ont qu'à s'arrêter de vivre tant que les Allemands ne seront pas tous morts. Or aujourd'hui, ils ne sont plus sous Strasbourg, mais dans Paris, et même à Bayonne. Il n'y a plus de « péril germanique », puisqu'il y a sous nos yeux notre écrase-

ment par l'Allemagne. Et le même sempiternel refrain est repris par ceux-là mêmes qui professent la révolution nécessaire : « Impossible parce qu'il y a les Allemands... » Les politiques incapables, en période d'armistice, de distinguer des suites inéluctables de notre défaite ce qui dépend de nous seuls, et que nous avons le devoir d'affirmer, de maintenir et de conquérir par nous-mêmes, n'entreprendront jamais la Révolution.

Mais il ne suffit pas de dire que les conflits entre nos deux pays sont devenus stériles, au sens où Hitler lui-même déclarait : « La guerre entre l'Allemagne et la France n'est plus créatrice de valeurs nouvelles ». Il y a trop de passion chez chacun pour qu'ils se contentent simplement de rapports de bon voisinage. Ils n'ont pas d'autre issue que de mettre en commun, au service d'une cause qui les dépasse, l'énergie qu'ils dépensaient naguère l'un contre l'autre. S'ils ne le font pas, l'Allemagne restera la gêne de la France : et non seulement la gêne physique mais l'intolérable obstacle à la réalisation de la conception française du monde ; et de même, la présence d'une France poursuivant ses traditions nationales continuera de paraître aux Allemands comme un véritable scandale sur le continent. L'Orient, la « barbarie » commenceront pour les Français à la forêt de Teutobourg ; et la France sera rangée par les Allemands dans le clan des « démocraties occidentales » ; elle-même rêvera d'en constituer la tête de pont en Europe, aussi longtemps que les uns et les autres n'auront pas trouvé, dans les limites mêmes, infranchissables sinon par la force, du moins par la propagande et la persuasion qu'ils s'opposent mutuellement (les Allemands s'en aperçoivent aujourd'hui comme nous l'avons senti de 1919 à 1933), le moyen de se dépasser et, se situant dans une perspective historiquement et politiquement exacte l'un par rapport à l'autre, de faire enfin l'Europe. Depuis longtemps déjà, depuis le temps où, en 1870, l'Europe entière faisait silence pour écouter le heurt en champ clos de ses deux

principaux champions, le conflit franco-allemand n'a de sens que par rapport à l'Europe et même par rapport au monde. C'est au nom de cette même Europe, et non de la France seule ni d'une Allemagne absolue, que la France et l'Allemagne se réconcilieront.

Militairement et économiquement écrasés par elle, incapables, *quoi qu'il arrive*, d'équilibrer sa force matérielle et démographique sur le continent, que pouvons-nous dire en ce sens? Ceci dans tous les cas, que si nous répudions sans arrière-pensée la politique « traditionnelle » de la France à l'égard de l'Allemagne, nous refusons de nous sentir moins responsables qu'elle de cette Europe dont elle nous a repris l'initiative depuis Napoléon. L'Europe ne nous répugne que lorsqu'elle est maniée par des mains serviles. Nous en avons parlé les premiers. Nous ne subirons pas d'une façon durable la loi du vainqueur, mais nous pouvons, nous devons accepter et rechercher l'instance européenne. Historiquement, nous y sommes prêts depuis cent vingt-cinq ans, même si, politiquement, la plupart d'entre nous paraissent l'avoir oublié. Nos politiciens de l'entre-deux guerres, en particulier, s'imaginaient que l'on pouvait aller de Paris à Varsovie, Prague, Belgrade ou Bucarest sans passer par Berlin ou par Vienne. Tout regard français sur l'Europe qui se détournera de l'Allemagne, ou qui la « survolera », sera de même un regard utopique. Pour nous autres Français, qui sommes à l'ouest de l'Occident, l'Europe passe par l'Allemagne, de même que pour le Reich, empire du milieu, elle s'exprime dans une tension féconde, à l'ouest et à l'est, avec la Russie et l'Occident.

Or, si nous perdions de vue l'Europe réelle, c'est parce que nous étions hypnotisés par la croissance ininterrompue de l'Allemagne, qui paraissait une menace de plus en plus grave contre la France en même temps que contre la conception française de l'Europe. Mais l'obstacle allemand, le barrage opposé par nos cousins germains à la

fois à la volonté d'hégémonie napoléonienne et à nos vues nationalistes, fédéralistes, genevoises, équilibristes et en fin de compte conservatrices sur l'Europe, devraient marquer, pour une politique authentiquement et intelligemment française, non point une fin, mais un commencement : si du moins elle sait en tirer l'exceptionnel enseignement historique qu'il comporte.

Les peuples, comme les individus d'Occident, rêvent dans leur seule jeunesse qu'ils imposeront leur loi, leur génie, leurs conceptions au reste du monde : ils vivent de ces rêves magnifiques, ils meurent de ces rêves sanglants dans la mesure où ils réussissent ou non à s'intégrer dans une communauté qui les dépasse. Ce n'est pas le « Droit », ni aucune idéologie abstraite, mais l'instinct de conservation lui-même qui, en fin de compte, impose des limites à la volonté de puissance. Nous autres Français, suivant à la fois l'impétuosité de notre jeunesse et les tendances universalistes de notre génie, avons tenté sous Napoléon d'imposer à l'Europe entière notre passion révolutionnaire du genre humain; l'équilibre vital lui-même de la France a fini par être menacé par cette entreprise grandiose et démesurée. Consentons enfin à admettre, nous qui avons le plus d'âge historique et d'expérience européenne, que le bon sens n'est pas la chose du monde la mieux partagée; qu'il ne se cache pas moins de vérité métaphysique dans l'historicisme et le particularisme allemand, que dans notre universalisme et nos « éternalismes »; ni de beauté dans *leur* romantisme que chez nos classiques. Puisque nous avons pris les premiers conscience de nous-mêmes, soyons les premiers à nous dépasser et à comprendre le génie étranger. Et par-dessus tout, cessons de penser qu'il y a vingt ou quarante millions d'Allemands de trop en Europe : Dieu fasse qu'il y en ait assez pour la sauver.

Hitler a bien pu dire : « Si j'étais Français et si la grandeur de la France m'était aussi sacrée que me l'est, en tant

qu'Allemand, celle de l'Allemagne, je n'aurais pas agi autrement que Clemenceau. » Ce raisonnement était politiquement valable pour les Allemands, c'est-à-dire pour un peuple plus jeune que le nôtre, qui n'avait pas fait son expérience napoléonienne, et qui pouvait encore, Hitler le prévoyait dès 1924, sacrifier deux millions d'hommes pour assurer la grandeur de l'Allemagne. Mais lorsque nous le soutenions nous-mêmes, par excès, par sclérose de notre patriotisme, *il nous plaçait exactement sur le terrain de l'adversaire d'alors* : quant à la masse, nous étions battus d'avance. Du point de vue de l'expérience historique au contraire, nous avons l'avantage, et nos intérêts sont solidaires de ceux des Allemands. Car ils subissent actuellement, devant les Russes, l'épreuve qu'en 1914 nous subissions devant eux.

Ce qui se règle actuellement sur le front de l'Est, ce n'est pas seulement le sort du national-socialisme en face du communisme, ni du peuple allemand en face du peuple russe, mais la question de savoir si les nations moins nombreuses et plus évoluées, si les peuples de qualité succombent nécessairement devant ceux qui font plus d'enfants et de chair à canon, si la volonté de l'homme cède toujours devant la force de la nature — c'est-à-dire la question même de l'Occident. Donc la nôtre. Nous y sommes autant intéressés qu'en 1914 : l'idéologie de combat dont les totalitaires usaient efficacement contre nous, celle qui dressait les pays jeunes en face des pays vieux, n'avait, Dieu merci, rien d'absolu. Prise à la lettre, elle annoncerait l'écrasement des Germano-Latins par les Slaves, biologiquement plus neufs, de ceux-ci à leur tour par les Jaunes, et en fin de compte de tout ce qui fait à nos yeux le prix de l'homme par une fécondité de lapins ou de poissons.

* * *

Mais il ne suffit pas de dire que l'entente franco-allemande est nécessaire : encore faut-il examiner à quelles conditions et dans quelle mesure elle est actuellement possible. Nous qui cherchons à définir une position non de démagogie mais de responsabilité, en France et en Europe, nous ne devons ni nous en dissimuler les difficultés, ni nous laisser arrêter par celles-ci.

La première condition d'une entente entre deux peuples, c'est que chacun possède un chef qualifié pour parler en son nom. Et ne chicanons pas sur cette qualification. Il n'en est qu'une : c'est que le chef ait effectivement les pouvoirs de son peuple et que sa parole de chef engage celui-ci tout entier. Autrement dit, pas de politique extérieure valable tant que la question intérieure n'est pas réglée. Du côté allemand, elle l'est. Quittes à choquer les Français délicats qui, tout en reconnaissant la nécessité d'une entente avec nos voisins, ne prétendent se réconcilier, en fait, qu'avec l'Allemagne de leurs rêves — la belle affaire, qu'un pacte avec la lune! — nous ne reprendrons pas la distinction, classique en France, entre les deux Allemagnes, ni celle, si chère aux wilsoniens, entre le peuple allemand et ses dirigeants.

Il y a des moments, dans l'histoire de tous les peuples, où ceux-ci cessent d'être dirigés. C'est alors l'heure des chambres, des conseils, des clubs, des soviets, des parlementaires ou des représentants du peuple : les discussions avec eux sont pour l'étranger faciles et flatteuses, car ils sont sans volonté : mais elles ne mènent à rien. Il n'y a qu'une Allemagne, nous le répéterons sans cesse aux Français, comme il n'y a qu'une France, même si les Allemands n'en voient plus guère aujourd'hui que les restes officiels. Celle-là, qui courait à sa perte sous le régime de Weimar, s'affirme avec Hitler dans toute la force de son génie. Si jamais chef incarna la volonté d'un peuple,

♣

c'est celui qui, dans un combat épique de plus de douze ans, a successivement battu, maîtrisé ou refondu tous les éléments conservateurs ou anarchisants, de sclérose ou de dissolution en Allemagne. Comme par hasard, c'est avec eux que certains Français, qui ont décidément le goût des vaincus, et la plupart des hommes politiques anglo-saxons, rêvent à nouveau de prendre contact. Aussi longtemps qu'il y aura une volonté allemande, c'est Hitler, les hommes façonnés par lui, ou des hommes de son espèce qui l'affirmeront. Or c'est avec un Reich maître de lui-même que nous devons nous entendre, et non point avec l'Allemagne de Mme de Staël ou de Rosa Luxembourg, avec celle des métaphysiciens ou des Spartakistes. « L'autre Allemagne », disons plutôt la sub-Allemagne, l'Allemagne sans foi ni loi allemandes, j'ai pour ma part appris à la connaître une fois pour toutes, du temps de mon « antifascisme », quand je fis scandale devant des émigrés, déclarant qu'un jour l'Europe aurait besoin de l'armée allemande.

Mais bien entendu, nous ne recherchons la volonté allemande qu'au nom d'une volonté française. Or, si la question intérieure est réglée en Allemagne, elle ne l'est pas en France; ni notre Maréchal, ni les Allemands eux-mêmes ne nous contrediront sur ce point. Tant qu'il n'y aura pas dans ce pays de gouvernement tenant son pouvoir non point de la défaite extérieure, mais d'une victoire intérieure, il sera vain de parler d'une réconciliation véritable entre la France et l'Allemagne. Et ici, prenons garde de ne pas renverser les données du problème comme le font des Français par passion idéologique, ou des Allemands dans l'exaltation de leur victoire; comme Thierry Maulnier qui disait jadis : « Nous nous sentons plus proches d'un national-socialiste allemand que d'un pacifiste français », ou comme Rosenberg qui déclarait récemment : « Le peuple français ne pouvait se libérer de ses parasites par ses propres moyens. »

LES ÉDITIONS DE LA TOISON D'OR

10, rue du Musée, BRUXELLES
et à PARIS, 18, boul. des Invalides

ROMANS

LA MALADIE DANS LA TOUR
de RÉMY MAGERMANS

TOUT EST RÉEL ICI
de PAUL WILLEMS

HOUTEKIET
de GÉRARD WALSHAP

MOI, PHILOMÈNE
de MARCEL MATTHIJS

Le PÊCHÉ de COMPLICATION
de LOUIS CARETTE

LE DOUBLE VISAGE
de PAUL ALVERDES

L'HOMME D'OMBRE
de LUDO POTRIS

LE CHEMIN DES ERRANTS
de LOUIS FONSNY

LE SOLDAT JOHAN
de FILIP DE PILLECYN

ESSAIS

APRÈS COUP
par HENRI DE MAN (4^e édition)

**LA SCIENCE
BRISE LES MONOPOLES**
par ANTON ZISCHKA (3^e édition)

PROCHAINEMENT

**NAPOLÉON ET L'ÉCONOMIE
DIRIGÉE
L'ÉTABLISSEMENT
DU BLOCUS CONTINENTAL**
par BERTRAND DE JOUVENEL

ITALIE de BONNE RENCONTRE
par S.-E. BALDINI

La RÉVOLUTION EUROPÉENNE
par FRANCIS DELAISI

L'HERBE QUI TREMBLE
Roman de PAUL WILLEMS

J'AI PERDU LA PARTIE
Roman d'aventures de MARSCHAL

ACHAT DE LIVRES

Nous achetons au maximum tous
livres en tous genres :

Romans, essais, critique et histoire
littéraire, textes classiques, philo-
sophie, sociologie, histoire, voyages,
beaux-arts, livres de classe et d'étu-
des supérieures, droit, médecine,
sciences, technique, etc., etc.
ainsi que bibliothèques et lots de
toutes importances.

Livres d'amateurs. Ouvrages de
luxe. Éditions originales.

JOSEPH GIBERT
26-30, Boulevard Saint-Michel
PARIS-VI^e

Métro : ODÉON

ODÉon 97-50



Sachez offrir

...un billet de la

LOTÉRIE NATIONALE

LE MOUVEMENT POÉTIQUE

à la

nrf

depuis Octobre 1940

ANTHOLOGIES

PAUL ÉLUARD : Choix de Poèmes (1914-1941).

A paraître :

VICTOR HUGO : ... La Bouche d'ombre.

RECUEILS DE POÈMES

AUDIBERTI : Des Tonnes de Semences.

JEAN COCTEAU : Allégories.

ROBERT DESNOS : Fortunes.

GUILLEVIC : Terraqué.

PIUS SERVIEN : Orient, suivi de Le Cas Servien,
par PAUL VALÉRY.

A paraître :

MAURICE FOMBEURE : A dos d'oiseau.

ROBERT GANZO : Poèmes.

COLLECTION " MÉTAMORPHOSES "

ARAGON : Le Crève-Cœur.

FRANCIS PONGE : Le Parti pris des choses.

RILKE : Vergers.

ARMAND ROBIN : Ma vie sans moi.

HENRI THOMAS : Travaux d'aveugles.

A paraître :

PIERRE EMMANUEL : Les Orphiques.

JEAN TARDIEU : Le Témoin invisible.

POÉSIE ET ROMAN

RAYMOND QUENEAU : Les Temps mêlés.

ARMAND ROBIN : Le Temps qu'il fait.

UN MANIFESTE POÉTIQUE

AUDIBERTI : La Nouvelle Origine.

nrf